

La tendresse du vieil anar

par Michel Labro

Du gala libertaire qu'il donna à la Mutualité, à Paris, un soir de mai 68, à l'Olympia, où il tient aujourd'hui l'affiche, seize ans se sont écoulés. Dans sa maison d'Italie, Léo Ferré plisse les yeux. Seize ans déjà ! « Et pourtant, voyez-vous, moi, c'est en 68 que j'ai vraiment eu 20 ans. »

Jolie formule ! Mais, pour l'état civil, ses 20 ans, c'était l'après-guerre. Il chantait déjà — un peu — mais composait beaucoup. Et lorsqu'il proposait ses chansons aux vedettes en vogue, c'était la dérobaie. Parfois désinvolte. Ferré se souvient de la manière dont Yves Montand lui refusa « Paris canaille », en mimant les mauvais garçons : « Ah ! Léo, comme c'est dommage, j'ai déjà une chanson de gangster à mon répertoire... » Maintenant, Léo Ferré en sourit : « J'ai déjà raconté cette histoire. Eh bien, Montand m'a téléphoné pour me traiter de fasciste rouge. » Et de se moquer franchement : « Il est gonflé, Montand. Moi, j'ai jamais été invité au Kremlin. »

Lui, quand il vient à Paris, il lui arrive de dîner avec Roland Leroy, le directeur de « L'Humanité ». « C'est un homme fin et cultivé, et puis je l'aime bien ! Mais chaque fois je lui reproche d'être marxiste, et il me reproche de ne pas être "politique". Il n'a pas tort, d'ailleurs. »

Du chanteur « engagé » qui dénonçait la torture en Algérie, de cette « graine d'ananas » qui disait « merde à Vauban », au Général et à quelques autres, du prophète inspiré de mai 68 — « Je n'écris pas comme de Gaulle ou comme Perse, je cause et je gueule comme un chien » — Ferré a conservé le goût de la provocation. Sur scène, sa voix cogne autant qu'elle caresse. Pourtant, il reconnaît volontiers qu'il aurait du mal, maintenant, à épingleur mœurs et célébrités dans une nouvelle version des « Temps difficiles ». De

même, l'aura du chanteur messianique que lui ont donnée les événements de mai 68 lui paraît, à certains égards, reposer sur un malentendu. « Ce qui a été formidable à ce moment-là, c'est que les jeunes ont commencé à écouter mes chansons. Le malentendu, c'est qu'ils auraient voulu que je descende de scène, que je quitte mes oripeaux d'artiste pour les rejoindre dans la rue. Pour un peu j'étais Jésus-Christ, vous savez... »

Dans le gros fauteuil de cuir noir où il s'est laissé glisser, Léo esquisse un geste fataliste. De la cuisine parviennent des bruits familiers, le brouhaha des enfants. Une voix de femme qui les gronde. C'est depuis qu'il vit ainsi, d'une manière que les enragés de Nanterre auraient, jadis, jugée bien bourgeoise, que Ferré semble avoir trouvé l'apaisement. Un peu à l'écart du village, entre Sienne et Florence, sa maison, une ancienne bastide paysanne, disparaît sous les arbres. De la cuisine, on découvre toute la campagne toscane, le vignoble du Chianti. Dans la salle à manger, un confortable mobilier en bois sombre rend plus insolite encore, au mur, une tête humaine réduite par les Indiens Jivaro... Cadeau d'un ami d'enfance de Léo, médecin marseillais.

Avant le déjeuner, Ferré est allé chercher lui-même ses filles à la sortie de l'école. Marie junior, 10 ans, cheveux blond vénitien, et Manuella, 6 ans, brune, presque noire. « Autrefois, je n'aimais pas les enfants, avoue Léo. J'étais con, hein ! » Et, un peu plus tard, lorsque Mathieu, son fils, 14 ans, sera rentré de Sienne : « On m'a engueulé le jour où j'ai dit que la plus belle œuvre d'art que pouvait réaliser une femme était d'avoir un enfant, mais c'est vrai. Marie est une artiste. Mathieu est plus beau que la Neuvième Symphonie ! » Et là, tout d'un coup, dans la demi-obscurité de la pièce, Léo l'anar dissimule son regard pour ne pas laisser voir que ses yeux sont en train de s'embuer.

De sa précédente femme, qu'il a quittée en 1968 — « Ma révolution personnelle », comme il dit — Ferré parle avec hargne, et même avec haine. C'est cette plaie toujours à vif qui explique la violence avec laquelle il chante parfois sur scène « Avec le temps »... Grâce à Marie, qui lui a donné ses trois enfants, il a découvert qu'on pouvait vivre à deux « sans rapports de forces ». C'est elle qui s'occupe des relations toujours compliquées du chanteur avec le show-biz. C'est elle aussi qui, avec les enfants, montre une fermeté dont se gausse un peu Léo : « Ici, il n'y a décidément que moi à être anarchiste. »

Dans cette maison refuge où, désormais, il imprime lui-même textes et partitions, il vient d'écrire ses dernières chansons. « Ludwig », étonnant poème dédié à Beethoven, « L'Opéra du pauvre », enregistré avec l'Orchestre symphonique de Milan. Et puis ce « Bateau ivre », de Rimbaud, qu'il rêvait depuis si longtemps d'habiller de sa musique. Du coup, Léo gamberge : et s'il venait à la Sainte-Chapelle, à Paris, chanter Apollinaire, Baudelaire, tous « ses » poètes ! « Fantastique, non ? » Déjà, après la guerre, il avait commencé à mettre en musique « Les Fleurs du mal ». A l'époque, Edith Piaf avait douché — gentiment — cette ambition. « Tu ne peux pas faire ça, Léo, Baudelaire, c'est sacré. » Et puis, un jour, il improvisa, tout en lisant, au piano « L'Invitation au voyage ». Alors « hop, la musique est venue presque naturellement ». Cette technique, Ferré l'a portée « à un point de perfection magistral. Il donne à rêver, comme Eluard disait des poètes qu'ils donnent à voir », écrira Louis Aragon. Hommage bien naturel : sans la musique de Léo, les poèmes du « Fou d'Elsa » n'auraient sans doute pas rencontré tant de popularité.

Tous ces succès, qu'il déguste en les revivant, ne comblent pas Léo Ferré. Il se voyait une autre carrière.



**« Mon vrai public, dit Léo Ferré,
c'est celui qui m'écoute
sur un électrophone,
celui que je ne verrai pas. »**

Comment oublier le choc ressenti, à 10 ans, à l'Opéra de Monte-Carlo, où, grâce à son père, directeur du personnel au Casino, il s'était glissé dans la loge des pompiers pour assister à un concert de Toscanini ? « Dans le fond, je n'ai jamais vraiment aimé chanter, confie-t-il. Ce que je voulais, c'était conduire un orchestre. »

Bien sûr, il a pu louer, à la fin de 1975, à Paris, le Palais des Congrès et les 120 musiciens des Concerts Pasdeloup. Au programme : Beethoven, Ravel – et Ferré. A la baguette : Léo Ferré. Son entourage s'inquiète : « C'est de la folie. » Mais cet homme entêté tenait à son idée. Pendant quatre semaines, on le verra diriger les musiciens et passer, extasié, de « Coriolan » à « La Vie d'artiste ». D'abord rétif, le public suivra. C'est la critique – ou du moins une partie – qui ne marche pas. Neuf ans plus tard, le chanteur ne décolère toujours pas : « Tenez, lisez ça. Vous savez qu'il m'a fait mal, ce con. Après tout, les 3 000 mecs qui venaient chaque soir, ils ont peut-être découvert Beethoven grâce à moi. » Et puis, comme s'il en avait décidément assez de ceux qui s'obstinent à couper en deux la musique, la grande et la petite, il s'envole : « Moi, je voudrais pouvoir chanter un soir à l'Olympia et diriger "Pelléas" le lendemain, à l'Opéra. » Inclassable, cet homme si habile à profiter des époques dont il rejettera les tics, cabotin sur la scène, cassant de timidité agressive, à la fois émouvant et irritant. Lucide aussi, lorsqu'il dit : « Mon vrai public, c'est celui que je ne vois pas et qui m'écoute, à Niort ou à Hong Kong, sur un électrophone... »

Dehors, une pluie torrentielle a assombri la campagne. Dans la pénombre, Ferré cligne doucement les yeux, grimace un sourire. Et, comme s'il voulait s'excuser de nourrir, à 68 ans, autant de projets qu'un gosse : « Vous savez, le jour où j'aurai vraiment mon âge, je mourrai. » ■

Photo : A. Marouani/Syigma